



PREVIEW

LE TUEUR DES PROFONDEURS

LE

SCAPHANDRIER

DÉROBER SON TRÉSOR ÉTAIT UNE ERREUR

Le Québec, peu réputé pour ses films d'horreur, nous offre un film d'horreur mariant les codes du slasher à ceux du zombie movie, dans une ambiance proche de celle du *Fog* de John Carpenter, avec un second degré bien venu.



Le bateau d'exploration «Deep Salvage» dérive au large de la Gaspésie. Deux gardes-côtes explorent le navire et ne trouvent qu'une poignée de restes humains sanguinolents. Julie (la ravissante Édith Côté-Demers), une jeune journaliste travaillant pour une gazette locale, entame une enquête pour élucider le mystère entourant le massacre. Alors que Julie remonte la piste jusqu'à un fait divers datant des années 30, le tueur, vêtu d'un scaphandre rouillé, multiplie les meurtres de plus en plus barbares... et inventifs. Prototype du film d'horreur québécois, *Le Scaphandrier* a été porté par ses deux instigateurs, le réalisateur Alain Vézina et le producteur Daniel Morin. Désirant apporter davantage d'audace et de diversité à la cinématographie locale, ce duo frondeur a décidé de proposer un regard singulier – et aquatique – sur le slasher, un genre inauguré il y a presque quarante ans et épuisé depuis par de nombreuses franchises phares telles *Halloween*, *Vendredi 13* ou plus récemment *Scream*. Loin de vouloir se configurer à un genre codifié, *Le Scaphandrier* souhaite puiser sa force des paysages maritimes grandioses, mais également de la spécificité de son identité canadienne. Dans une époque où il semble presque impossible à la langue française de s'imposer dans le cinéma de genre, voici le portrait d'une équipe qui a entrepris de s'aventurer en eaux troubles pour offrir au cinéma québécois ses premiers cauchemars sur grand écran.

à un moment donné, me trouvant avec mon équipe technique, j'ai eu cette idée amusante d'un scaphandrier qui aurait exploré l'épave et reviendrait à la surface des années plus tard. Cela évoquait les films de momies, lorsque le monstre se réveille après la profanation d'un tombeau. Nous avons tous vu ces slashers avec des tueurs portant des masques de hockey, des Pères Noël munis d'une hache menaçante... mais le concept de ce scaphandrier me paraissait très iconique. C'était parfait pour un slasher. À plus forte raison si l'individu sous le scaphandre est état de décomposition (rires). De fil en aiguille, cette idée m'a trotté dans la tête et l'occasion s'est présentée voilà trois ans. Le producteur Daniel Morin m'a demandé si j'avais un film d'horreur à lui soumettre. Et naturellement, c'est celui-là qui est revenu à la surface, sans mauvais jeu de mots. Je lui ai donc proposé ce projet. C'était l'occasion de mettre à contribution tout mon bagage lié aux tragédies maritimes, la récupération d'artefacts et ce que la profanation peut représenter aux yeux de certaines personnes. Je pense notamment à celles dont les proches sont morts au cours de naufrages. Nous allions pouvoir faire un amalgame entre mon intérêt pour les grands naufrages et ma passion pour les films d'horreur, notamment les slashers. J'étais adolescent dans les années 80 et j'ai grandi avec Jason, Freddy, Michael Myers et compagnie. Il y a beaucoup de nostalgie dans *Le Scaphandrier*, peut-être même trop, étant resté trop ancré dans l'époque en question. Avec Daniel, nous avons ensuite lancé les demandes de financement.

Ci-dessus: Revisitant les standards du slasher forestier et du survival, le premier volet de la franchise *Détour mortel* constitue un bel hommage au cinéma horrifique des années 70 et 80: des jeunes gens perdus dans un territoire hostile, des mutants cannibales aux abois, du suspense et des meurtres gore sont donc au programme. *Le Scaphandrier*, des années 70 et 80: des jeunes gens perdus dans un territoire hostile, des mutants cannibales aux abois, du suspense et des meurtres horrifiques des années 70 et 80: des jeunes gens perdus dans un territoire hostile, des mutants cannibales aux abois, du suspense et des meurtres horrifiques des années 70 et 80: des jeunes gens perdus dans un territoire hostile, des mutants cannibales aux abois, du suspense et des meurtres



LE RÉALISATEUR ALAIN VÉZINA

Explorateur du cinéma de genre

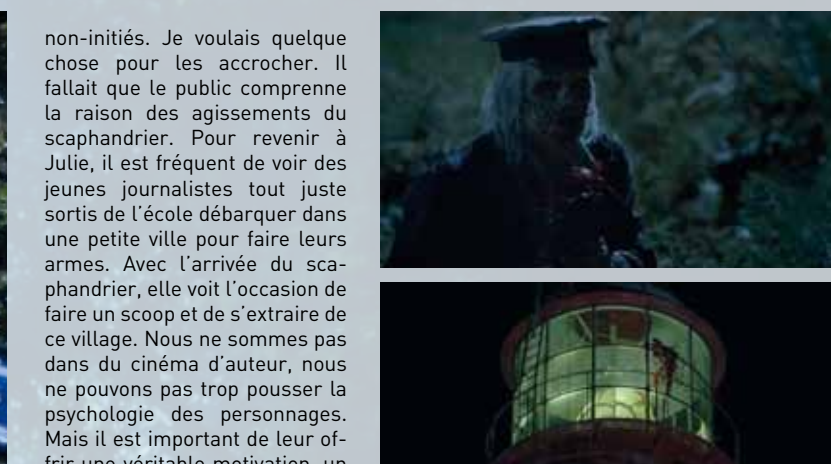
Professeur de cinéma et réalisateur de plusieurs documentaires consacrés aux grandes catastrophes maritimes, Alain Vézina passe à la fiction avec *Le Scaphandrier*, véritable profession de foi de son auteur et baptême du feu pour le cinéma horrifique québécois.

Quelles sont les origines du *Scaphandrier*? J'ai tourné quatre documentaires sur plusieurs tragédies maritimes, ayant toujours été captivé par les grands récits de naufrages s'apparentant à celui du Titanic. J'étais train de tourner mon premier documentaire, *Sombré dans l'oubli: L'histoire de l'Empress of Ireland*, et

Comment s'opère la transition entre le documentaire et la fiction?

Ce n'est pas évident. Dans les premières versions du scénario, les personnages étaient encore très bavards. Je sentais toujours ce besoin d'expliquer les choses. C'était très didactique, notamment tout ce qui entourait le naufrage du «Princess of the North», le navire évoqué dans le film. Il y avait beaucoup d'explications autour de la récupération d'artefacts, ce genre de choses. J'en ai pris conscience et j'ai ensuite voulu prendre du recul pour éviter que mes personnages deviennent trop verbeux. Ce n'est pas un documentaire ni un cours sur la récupération d'épaves. C'est extrêmement difficile de faire ce genre de film au Québec, surtout lorsque l'on cherche du financement public. Mais ça s'est très bien passé et je me suis beaucoup amusé, et ce dès les premières journées de tournage. Adolescent, je tournais des petits films avec mes amis. On poursuivait nos copines dans les bois avec des masques de hockey et des haches.





Ci-dessus : Avec le second épisode, le cinéaste Joe Lynch délaisse quelque peu le suspense pour donner libre cours à ses penchants pour le gore graphique. Ne lésinant pas sur les massacres particulièrement sanglants, le film joue heureusement la carte salvatrice du second degré et s'inscrit ainsi dans la continuité des comédies «splatter» des années 80. La continuité des comédies «splatter» des années 80.

Nous sommes tous passés par ces petits films Super-8 ou vidéo. Je tournais beaucoup de choses dans ce genre, des films de zombies notamment. *Le Scaphandrier* était donc un retour aux sources avec plus de moyens, et à un niveau professionnel bien entendu.

Les catastrophes maritimes sont souvent source de fantastique et de surnaturel...

Quand on filme une épave, je notamment pense à «L'Empress of Ireland», c'est comme si on plongeait dans un mausolée, un immense tombeau, surtout lorsqu'il y a encore des corps. Aujourd'hui ce sont des ossements, mais il y a quand même quelque chose de très fantomatique. Vous ressentez parfaitement ça avec le début de *Titanic* de James Cameron. À mes yeux, il y a une atmosphère très fantastique lorsque les sous-marins se promènent à travers l'épave. Nous sentons que nous traversons un lieu dans lequel des centaines de gens sont morts. Cameron a prolongé cette idée dans son documentaire *Les Fantômes du Titanic*. Quand je visionnais mes rushes de «L'Empress of Ireland», j'avais exactement la même sensation. Surtout qu'avec la caméra, on capte des ossements, des crânes. On avait l'impression d'être dans un cimetière. On est sous l'eau et dans l'obscurité, les particules en suspension forment un brouillard. Il n'est pas rare d'entendre des témoignages de plongeurs affirmant qu'ils avaient l'impression d'être observés, qu'ils sentaient une main derrière eux. Le tout participe d'une imagerie très évocatrice du fantastique, des lieux hantés. Je pensais que ce type de lieux se prêtait parfaitement à un film fantastique. Et bien sûr, notre scaphandrier revient d'une épave.

SLASHER CÔTIER

Il y a presque un lien organique entre l'aspect du tueur et le village côtier, théâtre de ses attaques : cela fait longtemps que l'on n'avait pas vu ça dans un slasher.

Tout à fait. Et encore, j'aurais voulu tourner davantage de séquences dans l'eau ! Le manque de budget ne nous l'a pas permis. J'ai grandi à Rivière-du-Loup, une petite localité côtière du Québec. De la fenêtre de ma chambre, je voyais toujours le fleuve St-Laurent et les petites îles environnantes. La composante nostalgique du film est également liée à ce lieu où j'ai grandi.

Votre générique est composé d'illustrations spectaculaires datant du début XX^e siècle : nous pouvons sentir l'en- vie non dissimulée de réaliser un grand film sous-marin.

Exactement, merci d'avoir noté ça. Les images du générique viennent de journaux français d'époque que j'ai achetés sur eBay. Je me suis procuré de nombreux originaux libres de droits issus du *Petit Journal* (1944-1963), par exemple. Quand je tournais mes documentaires, avec la perspective historique à l'esprit, j'étais toujours à l'affût d'images d'archives filmées ou dessinées. Il est vrai que j'aurais voulu davantage explorer les fonds marins. Par exemple, la séquence d'attaque du sous-marin, essentiellement filmée en hors-champ, devait être plus spectaculaire. On devait y voir le scaphandrier perpétrer son massacre. Mais nous avons fait le film pour deux millions de dollars canadiens, ce qui est très peu. On est toujours contraints d'épurer le scénario, de version en version. Soit on le fait de sa propre initiative, car on est conscient des paramètres budgétaires, soit le producteur le demande et il faut l'accepter. On doit faire des concessions. Les choses auxquelles je tenais particulièrement sont dans le film, même si elles sont peut-être moins développées. Il est évident que les ambitions sont toujours plus importantes que le budget alloué.

Mais les limites budgétaires permettent une certaine efficacité.

C'est vrai. Dans un slasher, le tueur doit avant tout être inventif. Il lui faut se renouveler d'un meurtre à l'autre. On a beaucoup joué avec l'origine marine de notre personnage. Je me suis tellement amusé à tourner la scène où la pauvre fille se fait étrangler et électrocuter par une anguille électrique. L'homme empalé dans la mâchoire de requin, c'est mon petit hommage aux *Dents de la Mer*, notamment au personnage de Robert Shaw. Au départ, on devait voir le scaphandrier refermer la mâchoire sur le pauvre bougre. L'idée est restée même si, encore une fois, on aurait dû en voir davantage.

On ressent également l'influence indéniable de John Carpenter...

La séquence où les garde-côtes explorent le navire provient directement de *The Thing*, cette séquence où Kurt Russell et le docteur explorent la base norvégienne dévastée avec leurs torches. Quand on a fait le prémon-

strage de la scène du navire, on avait mis la musique d'Ennio Morricone pour donner une idée de l'atmosphère. Concernant Carpenter, nous avons également repris sa façon d'utiliser la caméra subjective. Il aime cultiver l'ambiguïté du regard à ce niveau. Par moments, on sait qu'il s'agit du point de vue d'un personnage, parfois on ne le sait plus. Carpenter adore jouer là-dessus. C'est ce qu'on a fait avec la scène des deux policiers dans la timonerie. Dans un slasher, cette ambiguïté est une règle essentielle. La procession finale des zombies, avec cet éclairage en contre-jour, vient de *Fog*. Avec mon chef maquilleur Mario Soucy, nous étions ravis de recréer ces moments. Lorsque nous voyons la vision subjective du tueur à travers la grille du casque, c'est bien sûr un hommage au début de *Halloween*. Ces clins d'œil sont inévitables quand on adore ce type de films. Et c'est encore meilleur quand les amateurs le perçoivent.

LES PERSONNAGES AU CŒUR DU RÉCIT

Comment s'est déroulé le travail avec vos comédiens ?

Ils étaient très heureux. Raymond Bouchard tenait le rôle principal dans *La Grande séduction*. Il tourne actuellement *Les Profs 2* avec Christian Clavier. Quand je l'ai rencontré, il m'a avoué être un grand fan de «*The Walking Dead*» et de «*Game of Thrones*». Il adore les films de zombies et les regarde avec ses enfants. Il trouvait dommage de ne pas faire ce type de production au Québec. Les acteurs étaient ravis de sauter sur l'occasion. C'est inhabituel d'aborder le genre ici. Ils étaient très enthousiastes. Même parmi l'équipe, nous avions des gens qui ont travaillé avec Denis Arcand et qui se sont retrouvés sur ce projet totalement différent. Nous avons eu beaucoup de plaisir à faire ce film.

Les personnages conduisent le récit : c'est devenu inhabituel de nos jours et c'est plutôt rafraîchissant de nous le proposer.

Beaucoup de gens ont évoqué *Scream* concernant le personnage de la journaliste. Votre remarque me ramène au documentaire, qui est un travail d'information. Le documentariste cherche, débuste et le personnage de Julie (Édith Côté-Demers) est en quête de vérité. J'ai mis beaucoup de moi dans celui de l'archiviste, interprété par Alexandre Landry. Mais j'espère surtout avoir réussi à bâtir une intrigue qui intéresse les spectateurs, même les

non-initiés. Je voulais quelque chose pour les accrocher. Il fallait que le public comprenne la raison des agissements du scaphandrier. Pour revenir à Julie, il est fréquent de voir des jeunes journalistes tout juste sortis de l'école débarquer dans une petite ville pour faire leurs armes. Avec l'arrivée du scaphandrier, elle voit l'occasion de faire un scoop et de s'extraire de ce village. Nous ne sommes pas dans du cinéma d'auteur, nous ne pouvons pas trop pousser la psychologie des personnages. Mais il est important de leur offrir une véritable motivation, un moteur interne fort.

Les effets gores sont impres-

sionnants.

J'aurais voulu en mettre davantage ! [rires]. Encore une fois, il s'agit d'une contrainte budgétaire. Mais les effets que nous proposons sont bien exécutés. Ils sont crédibles et convaincants. Dans les slashers, surtout aujourd'hui, le second degré est très important. Un slasher trop sérieux, c'est un peu ennuyeux. Quand on part de la base que le tueur est un zombie affublé d'un scaphandre, c'est forcément drôle ! J'ai insisté auprès de mon producteur Daniel Morin pour incorporer ce second degré. Je voulais que les gens rient lors de l'étranglement à l'anguille électrique. Le public ne rit pas de nous, mais avec nous. Les effets gore font partie de cet aspect burlesque. Prenez la scène où le type se prend la hache dans la tête. Le technicien en charge du sang m'a demandé si je voulais simplement du sang ou réellement du gore. J'ai répondu en souriant que je voulais du gore. Il était tellement heureux de la réponse et il a commencé à jouer avec ses tuyaux. Nous ne sommes pas dans la réalité. C'est un numéro d'équilibriste car on ne veut pas tomber dans le ridicule non plus. Le but est d'adresser un clin d'œil aux spectateurs sans pour autant transformer le film en comédie. Mon ambition n'était pas de réinventer la roue. Je voulais juste tourner une honnête série B divertissante. Je serai tellement heureux de tourner des films à petit budget, des «Movies of the Week», ces films qui sortent directement en dvd. Ce n'est pas péjoratif. Il y a toutes sortes de séries B, certaines excellentes, d'autres médiocres. Nos ressources sont en deçà des séries B américaines. On doit avoir le budget d'une production Asylum, même si j'espère avoir fait mieux ! [rires].

LA DURE VIE DU GENRE CANADIEN

Introduire des zombies était une idée présente dès le début ?

Oui. Quand je tournais *Sombré dans l'oubli : L'histoire de l'Empress of Ireland*, et que nous effectuions des prises de vue nocturnes du phare de Pointe-au-Père, l'horizon était masqué par le brouillard. Je déclarais à l'équipe qu'il serait étrange et fascinant de voir l'épave de «L'Empress of Ireland» revenir le quai avec tous les cadavres à la recherche de leurs effets personnels éparpillés dans les musées. On voit cette image dans *S.O.S. Fantômes 2* lorsque le Titanic arrive au port de New York. C'est une superbe vision. J'avais donc déjà le point culminant du



Ci-dessus : Comme beaucoup de franchises emblématiques, *Détour mortel* eut droit à sa «préquelle» en 2011 permettant au cinéaste Declan O'Brien de se pencher sur les origines de la tribu d'anthropophages hantant les forêts américaines.



film dès le départ. Je ne voulais pas l'alourdir d'un discours prétentieux, mais j'ai déjà rencontré des gens qui ont récupéré des objets dans les épaves pour les exhiber chez eux comme des trophées. Il y a des pièces qui ont appartenu à des passagers, sûrement morts. J'ai vu des biberons de bébé récupérés sur «l'Empress of Ireland», des vêtements, des chaussures. Quand vous exposez les pièces dans un musée, elles ont certes une valeur historique, mais quand elles se retrouvent dans un salon, comme celui de Sauvageau dans le film, il y a quelque chose de malsain, surtout quand il s'agit d'objets très personnels. Cependant, le scaphandrier lui-même est un profanateur puisqu'il ramenait des objets à sa fille. Je voulais également donner un objectif aux zombies. On les humanise presque. Ils vont chercher les objets qui leur ont appartenu de leur vivant. Le fameux livre des Rubaiyat existe également. Il serait encore sur le Titanic. Si quelqu'un le trouvait, il en tirerait une grande fortune. Pour en revenir à nos zombies, je pense que ce sont plutôt des morts-vivants. Ils ne contaminent pas ceux qu'ils mordent. Au Québec, on a dû se battre contre les médias qui répandaient l'idée que nous faisons un «film de zombies». Cela aurait pu induire en erreur les spectateurs en s'attendant à voir Montréal envahi par des hordes de zombies ! (rires). C'est un slasher et les zombies n'arrivent qu'au point culminant.

C'est ce mystère des profondeurs qui reste au cœur du récit...

J'adore les histoires de vaisseaux hantés. Avec un budget supérieur, l'épave du «Princess of the North» aurait été plus présente. Ayant grandi au bord de la mer, je trouve celle-ci mystérieuse. On peut avoir peur de ce qui pourrait y surgir. Quand j'étais adolescent, je faisais des balades en vélo avec les copains. On s'installait au bord de l'eau quand il y avait du brouillard. En septembre, c'était la saison d'accouplement des loups marins. Ils émettent des sons sinistres et lugubres, répercutés par l'écho du fleuve. Avec *Le Scaphandrier*, j'ai tenté de recréer cette atmosphère.

Le Scaphandrier arrive en même temps que Turbo Kid, autre film de genre canadien, qui génère beaucoup d'attente. Le monde est petit. Jean-Philippe Bernier, chef opérateur de *Turbo Kid*, est l'un de mes anciens élèves. Toute l'équipe des assistants-réalisateurs du *Scaphandrier* vient de *Turbo Kid*. On se connaissait très bien. Mais ça n'a pas été évident pour eux également, car ils n'ont pas eu non plus de financement de la Sodec, l'organisme principal de subvention cinématographique au Québec. Ce sont des sociétés comme Téléfilm Canada qui nous ont aidés. *Turbo Kid* est une coproduction avec la Nouvelle-Zélande. La production québécoise est axée sur le cinéma d'auteur. C'est très dur de faire du cinéma de genre. Mais il ne faut pas abandonner. Pour en revenir à *Turbo Kid*, c'est génial qu'ils aient réussi à concrétiser le projet. Et Michael Ironside joue dedans ! J'espère que ce type de film permettra de faire bouger les choses au Québec.

PROPOS RECUEILLIS PAR FABIEU MAURO

ENTRETIEN LE PRODUCTEUR DANIEL MONN

Ouvrir le Québec à l'horreur

Producteur de nombreux films d'auteur depuis plus de vingt ans, Daniel Morin a eu toujours à cœur de consolider la francophonie dans le paysage cinématographique mondial. Le Scaphandrier représente pour lui un nouveau défi : offrir au Québec un cinéma de genre durable et foisonnant.

Pouvez-vous nous présenter votre société Boreal Films ? J'avais une société spécialisée dans le vidéo-clip que j'ai fermée à la fin des années 90. J'avais réalisé *Tendre Guerre* (1995), film que j'ai également coproduit avec la France. C'était avec Gerald Thomassin, qui avait joué dans *Le Petit Criminel* de Jacques Doillon. J'ai fondé Boreal Films en 2000 dans l'optique de produire des premières œuvres. *J'ai tué ma mère* et *Les Amours imaginaires* de Xavier Dolan en font partie. Ça faisait un moment que j'avais envie d'explorer le cinéma de genre et Alain est arrivé avec son projet. C'était un rêve d'enfant et on s'est lancé dans ce premier film d'horreur québécois avec des zombies !

Comment vous êtes-vous concertés avec Alain Vézina pour donner vie au projet ?

Ma collaboratrice Danielle Lachance, qui est également productrice déléguée, connaissait très bien Alain. Je cherchais toujours un projet lorsqu'elle m'a présenté Alain. Il m'a remis son scénario. C'était un projet de slasher de série B très drôle. Je me demandais comment on pourrait produire ça au Québec, un film d'horreur avec du sang et des morts. Nous avons retravaillé le scénario. L'histoire de la jeune journaliste permettait d'établir une ligne dramatique susceptible de plaire aux institutions comme Téléfilm Canada ou la Sodec pour le financement. Ça n'a pas été un projet facile à mettre en place. En termes de production, le film a mis deux ans et demi avant de voir le jour. Finalement, il a été soutenu par la chaîne payante Super Ecran, l'équivalent québécois de Canal +. Cela nous a permis d'obtenir l'aide du Fond Canadien de la Télévision et de Téléfilm Canada et d'amorcer le tournage l'été dernier. Mais la bataille a été dure. Elle l'est encore, d'ailleurs, car il nous faut également penser au doublage pour l'international.

UN PROJET DIFFICILE À FINANCER

Le fantastique est presque absent au Québec. Pourtant on sent une véritable envie parmi les acteurs, producteurs et réalisateurs de construire quelque chose autour du cinéma de genre.

Oui, tout à fait. En produisant des premières œuvres, je reçois de plus en plus de scénarios de genre signés par de jeunes auteurs. J'ai même reçu un western récemment. Il y a un engouement nouveau qui dépasse le cinéma d'auteur. Mais nos institutions, même les fonds privés, ne sont pas dans cet état d'esprit. Cette audace-là n'est pas encore présente. Après la projection du *Scaphandrier*, nous avons été soutenus par les exploitants, et salués pour notre volonté de sortir des sentiers battus.

Par conséquent, le film a été programmé dans plusieurs salles, car il est susceptible de plaire à un public adolescent [il est sorti le 20 février au Québec. Ndlr]. Pour peu que *Le Scaphandrier* plaise, il pourra peut-être inciter les institutions à se diversifier. De plus, ces films ne coûtent pas forcément cher. Nous l'avons tourné pour 2 millions de dollars canadiens, ce qui équivaut à 1,4 million d'euros. Le risque est relativement réduit. Si nous avions davantage de soutien de nos organismes de financement et de l'industrie, nous pourrions développer ce type de cinéma. Au Québec comme en France, on a l'impression que les institutions et les décideurs ont étiqueté le cinéma fantastique et d'horreur comme appartenant aux Américains. C'est comme si le fait de les tourner en français les condamnait d'avance. Mais ce sont des œuvres qui sont vendues à l'international et qui donc bénéficient d'un double Les acheteurs d'Allemagne, de Russie ou de Chine vont doubler *Le Scaphandrier* et non le sous-titrer. Sur le marché de la VOD, ce sont des films qui rencontrent un certain succès.

Est-ce difficile de promouvoir ce type de film au Québec ?

Nous avons été sponsorisés par une marque de friandises pour enfants. Ils ont réalisé un emballage spécial à l'effigie du *Scaphandrier* qui a été distribué un peu partout au Québec dans plus de 1300 points de vente. Mais ce n'est rien évidemment par rapport à *Hunger Games* qui débarque armé d'un budget publicité de 40 à 50 millions de dollars. Et il est impossible de faire un pas sans voir une affiche ou un produit dérivé lié à cette franchise. C'est dur de proposer de la promotion et du visuel contre un tel géant. On essaie de créer un engouement autour du premier film horrifique québécois en français avec des visages connus ici comme Raymond Bouchard ou Alexandre Landry. Édith Côté-Demers est une nouvelle venue. Mais nous essayons de jouer sur la nouveauté et l'audace. Grâce aux réseaux sociaux, nous savons qu'il y a une certaine attente autour du film. J'espère que les résultats en salles iront dans ce sens. Mais ce type de film, au-delà de sa carrière en salle, fera sans doute une très belle carrière en VOD et en dvd. C'est du moyen terme, mais je serai content si le film se démarque au box-office. Cela prouverait à nos bailleurs de fonds l'intérêt d'investir sur ce type de projets.

C'est le premier film de fiction d'Alain Vézina : comment aide-t-on un réalisateur habitué aux documentaires à opérer sa transition vers la fiction ?

En tant que producteur s'occupant essentiellement de premières œuvres, je suis très présent sur le plateau du matin au soir. J'avais confiance en Alain, comme la plupart des réalisateurs avec qui j'ai travaillé. Je ne suis pas là pour leur dire quoi faire. J'essaie de leur faire éviter un maximum d'erreurs. Mais il faut bien tomber pour apprendre à marcher. J'ai entouré Alain de techniciens chevronnés. Mais nous sommes là pour le guider aussi bien que possible. C'est ce que j'ai essayé de faire tout au long du processus. Alain a confié le montage à son ami Marc Plana. On s'est rendu compte que Marc avait atteint ses limites au niveau de la structure du film. Avec Alain, nous avons pris la décision de joindre un second monteur, Alain Baril, qui nous a offert une nouvelle proposition. Le résultat est plus proche de ce que l'on souhaitait pour le film. Alain était un peu sceptique. Mais le fait d'avoir un

monteur ayant déjà œuvré sur des films d'horreur a bien servi le nôtre. Le travail original de Marc a été conservé à 75%. Le second monteur a permis de raconter cette histoire avec davantage de dynamisme. Personnellement, je suis très heureux du résultat. C'est un film avec ses qualités et ses défauts. Alain est allé au bout de son idée. C'est une proposition assez audacieuse dans le paysage cinématographique québécois.

Y-a-t-il eu beaucoup de réécritures et y avez-vous participé ?

Il y a eu deux réécritures importantes qui ont suivi la première version. Avec Danielle Lachance, nous avons beaucoup fait travailler Alain pour l'amener à son maximum. Nous l'avons encadré tout en respectant la vision de son projet. La Sodec venait de refuser le projet. Nous ne voulions pas nous mettre à genoux devant toutes les institutions pour leur faire plaisir. Ça risquait de totalement dénaturer notre film.

La mer et les paysages de Gaspésie jouent un rôle important dans cette histoire. Le film assume son identité québécoise. Dès la première version du scénario, qui évoquait les slashers de série B, c'est cet aspect-là qui semblait le plus important. C'est un personnage qui surgit du milieu maritime. L'histoire ne se passe pas dans une grande ville comme Montréal. Nous voulions rester à l'autre bout du monde, près du fleuve avec des éléments maritimes comme le navire «Deep Salvage» et le sous-marin. Cette géographie artistique apportait de l'originalité au sujet. Grâce à ses documentaires, Alain avait ses entrées dans de nombreux musées maritimes qui possèdent les infrastructures, les navires et sous-marins en cale sèche. Ça nous offrait d'extraordinaires possibilités de tournage. Le film aurait coûté beaucoup trop cher à tourner en studio. La connaissance d'Alain des naufrages et des collectionneurs d'objets a apporté une force supplémentaire au projet et, encore une fois, une certaine originalité.

Le film a-t-il été réalisé intégralement en décors naturels ?

Oui. Même la séquence du phare. Elle a été réalisée au phare de Métis, qui est grand comme ma main. Le sous-marin était tellement petit que nous avons dû faire rentrer le matériel par les écoutilles. C'était compliqué, mais ce sous-marin était vraiment superbe. Il a énormément apporté au film. Le village de Rimouski a été très peu utilisé au cinéma. C'est à l'autre bout du monde. Il n'y a aucune infrastructure ni technicien donc il fallait tout amener sur place. C'est ce qui peut mettre un frein à aller tourner à Québec ou dans sa périphérie. Ici, les distances sont grandes et déplacer une équipe de 30-40 personnes représente un coup énorme. Et ce sont des dépenses qui ne se voient pas à l'écran. Et en même temps, reconstruire cet environnement à Montréal est impossible, malgré la présence du fleuve. Tourner en Gaspésie était capital sinon le film aurait été privé de son identité. ■■

PROPOS RECUEILLIS PAR FABIEU MAURO

Ci-dessus : Avec le second épisode, le cinéaste Joe Lynch délaie quelque peu le suspense pour donner libre court à ses penchants pour le gore graphique. Ne lésinant pas sur les massacres particulièrement sanglants, le film joue heureusement la carte salvatrice du second degré et s'inscrit ainsi dans la continuité des comédies «splatter» des années 80. La continuité des comédies «splatter» des années 80.

